

s pas. Lorsque l'A-
et François seroit
ollandois, aux Por-
dre également leurs
, ou de renoncer à
s les pays que nous
n'il seroit difficile de
lternative; mais la
y avancer d'elles mé-
e des autres, ne con-
er à un sacrifice qui
commerce libre avec
uples. La Hollan-
volontiers à cette
e peut fournir qu'à
mer et entretenir

T H.

tés: avouez mol
sophe d'égorger
r la liberté.

L I

LE PHILOSOPHE.

Je doute qu'en portant la liberté aux habitans des établissemens étrangers en Amérique, il soit nécessaire d'en venir à ces cruelles extrémités. On pourroit frapper en Europe des coups, dont l'effet se feroit sentir dans les pays que l'on voudroit rendre libres. Après tout, le bien de l'humanité est préférable à celui d'une nation. Il s'agit de couper pour toujours la racine de guerres futures; et je ne vois pas de moyen plus efficace. Depuis deux cens ans le sang ne coule que pour de misérables intérêts de commerce. Pendant bien des siècles encore, le sang Anglois, François, Américain, rougira la surface des mers, si l'Amérique ne devient pas entièrement libre: une haine invétérée, un ressentiment implacable ne cessera d'armer ces trois nations et de causer, à chaque instant, des embrasemens généraux et affreux. Daignez seulement vous rappeler une des dernières scènes que cette malheureuse guerre a produite. Mettez-vous devant les yeux la rencontre de notre frégate le *Quebec* avec la frégate Françoisse la *Surveillante*. Je ne sache pas qu'il y ait de spectacle plus intéressant pour un vrai philosophe, plus attendrissant pour un cœur sensible. Figurez-vous deux hommes, également vaillans, qui respectent peut-être leur mérite réciproque, brûlant de fureur et de rage à la vue l'un de l'autre pour un fu-
tils

II 5